

Le « Courant syndicaliste révolutionnaire » est-il anti-anarchiste primaire ?

Deux textes écrits par le « Courant syndicaliste révolutionnaire » (CSR)¹ ont attiré mon attention à cause du discours que tient ce courant par rapport à l'anarchisme et l'anarcho-syndicalisme :

◆ « La CFDT et le syndicalisme révolutionnaire » ;

◆ « Histoire de l'Internationale syndicale rouge » ;

J'ai ensuite lu un troisième texte :

◆ « L'anarcho-syndicalisme contre le Front Unique », qui ne dit rien de nouveau sur le fond par rapport aux deux premiers textes que je mentionne, mais qui confirme mes premières impressions : le CSR est clairement anti-anarchiste et anti-anarcho-syndicaliste.

Cela dit, on a parfaitement le droit d'être anti-anar, et de le dire. Cela relève d'un simple débat d'idées. Mais l'argumentaire du rédacteur de ces textes révèle une invraisemblable manipulation des faits, la mauvaise foi et la déformation. Et aussi une incroyable tendance à récupérer des mouvements comme étant « syndicalistes révolutionnaires », alors qu'ils n'ont *absolument* rien à y voir.

L'argumentaire de notre théoricien du « SR », comme il dit, se fonde sur :

– la négation du caractère répressif du gouvernement communiste en Russie, répression qui s'est exercée contre le mouvement ouvrier dès 1918. (rappelons que la Tchéka a été fondée dès décembre 1917), et atteignant un pic en 1921 avec la répression de l'insurrection de Kronstadt et du mouvement makhnoviste. Avec l'interdiction des tendances au 10^e congrès du parti, toute démocratie à l'intérieur du parti est brisée. À l'extérieur, cela faisait longtemps qu'elle l'était.

– L'affirmation que l'Internationale syndicale rouge, le pendant syndical de l'Internationale communiste, était une organisation syndicaliste révolu-

¹ <http://www.syndicaliste.fr/>

tionnaire, indépendante de l'Internationale communiste, et qu'elle aurait pu constituer une alternative au gouvernement bolchevik jusqu'en 1928².

– La condamnation du retrait des anarcho-syndicalistes de l'Internationale syndicale rouge pour fonder l'AIT à Berlin en 1922, retrait qui serait motivé par des erreurs d'analyses et par opportunisme et non comme conséquence d'une analyse de la nature répressive et anti-ouvrière de l'Etat russe.

– La condamnation du refus des anarchistes à adhérer à la politique du « front uni » décidée par l'Internationale communiste et imposée aux partis communistes adhérents, laquelle politique impliquait entre autres choses la participation des partis adhérents à l'Internationale aux élections et la constitution de fractions communistes dans les organisations syndicales pour en prendre le contrôle.

L'auteur ramène sous la couverture « syndicaliste révolutionnaire » pratiquement toute activité syndicale un tant soit peu oppositionnelle, ce qui permet de littéralement « fabriquer » un « courant SR » mondial aux dimensions inouïes, dont il se fait le théoricien et le représentant – le premier du genre, d'ailleurs, et sans doute le seul. A l'inverse, si une organisation se réclame de l'anarcho-syndicalisme, comme la CGT d'Espagne aujourd'hui, mais que notre théoricien estime qu'elle est syndicaliste révolutionnaire, alors il croit bon de rectifier.

L'exemple le plus incroyable de récupération est sans doute la désignation, sous l'appellation de « syndicaliste révolutionnaire », d'un courant in-

² Le point de vue des dirigeants bolcheviks sur les syndicats donne la mesure de l'« indépendance » que l'Internationale syndicale rouge pouvait espérer par rapport à l'Internationale communiste. Tomski pensait que les intérêts particuliers des travailleurs devaient être « subordonnés aux intérêts de la classe tout entière » ; il expliquera le 28 septembre 1918, au I^{er} congrès pan-russe des cheminots ce qu'il entendait par là : « La tâche des communistes a été : premièrement, de créer des syndicats solides dans leurs industries respectives ; deuxièmement de s'emparer de la direction de ces organisations par un travail tenace ; troisièmement, de rester à la tête de ces organisations ; quatrièmement, d'expulser tout groupe non prolétarien [lire : tout groupe non bolchevik] ; cinquièmement, de soumettre les syndicats à notre propre influence communiste². » Riazanov pensait que le prolétariat russe devait « maintenir son organisation syndicale » ; pour Zinoviev (président de l'Internationale communiste) l'indépendance syndicale sous un gouvernement ouvrier était synonyme de soutien aux saboteurs. Lors Tsyperovitch proposa que le droit de grève soit maintenu, une résolution allant dans ce sens fut repoussée.

terne au parti bolchevik apparu vers 1920, l'Opposition ouvrière de Kollontaï et Chliapnikov, deux caciques du parti³.

L'« Opposition ouvrière »

L'Opposition ouvrière était une tendance dans le parti bolchevik qui avait publié un texte rédigé par Kollontaï, intitulé, précisément, « L'Opposition ouvrière ». Ce texte est extrêmement intéressant et il présente une vision manifestement inspirée de l'anarcho-syndicalisme : les membres de cette tendance furent qualifiés de tels par Lénine, mais ce n'est pas une raison pour le prendre au mot.

Lors du X^e congrès du parti, la question des syndicats était à l'ordre du jour des débats, mais le groupe dirigé par Alexandra Kollontaï et Alexander Chliapnikov n'eut le soutien que d'une cinquantaine de délégués et leur point de vue passa à la trappe. Le congrès en profita d'ailleurs pour voter l'interdiction des tendances à l'intérieur du parti. Cette interdiction visait essentiellement l'Opposition ouvrière. Le congrès se déroulait en même temps que l'écrasement de l'insurrection à Kronstadt. Toute l'opposition interne au parti, y compris l'Opposition ouvrière, fut chaleureusement conviée à participer à l'assaut final, le 18 mars, exactement cinquante ans après l'écrasement de la commune de Paris.

Le texte de l'Opposition ouvrière fut sorti de Russie par un militant du KAPD et publié par celui-ci, ainsi que par le *Workers dreadnought* britannique. Le fait que Kollontaï ait tenté de récupérer le texte, ne voulant plus qu'il soit publié, reflète surtout l'atmosphère de terreur qui régnait même auprès des militants les plus connus du parti bolchevik⁴ – ce qui en dit long sur ce que devaient subir les autres.

On ne trouve auprès de l'Opposition ouvrière aucune critique de la politique de l'Internationale communiste ; elle approuva les 21 conditions d'adhésion à l'Internationale. Malgré le soutien que le KAPD lui avait manifesté, l'Opposition ouvrière ne fit aucun effort pour se joindre à des oppositions à l'étranger. En 1922, alors que tout était joué, elle fit un appel pathétique au IV^e congrès de l'Internationale communiste, protestant contre la

³ Chliapnikov passe pour être le seul dirigeant bolchevik à avoir fait l'expérience du travail en usine : il fut ouvrier de l'âge de 13 à 16 ans. Kollontaï est la fille d'un aristocrate, général de l'armée tsariste.

⁴ Gaston Leval, qui était en Russie à ce moment-là, avait rencontré Kollontaï. Celle-ci lui avait confié qu'elle et ses camarades avaient peur de se rencontrer à cause de la Tchéka et devaient prétexter de prendre le thé pour se voir. Cela en dit long sur l'ambiance qui régnait alors à l'intérieur du parti, mais surtout sur celle qui devait régner *en dehors* du parti.

bureaucratisation du régime et contre l'absence de liberté d'expression dont étaient victimes les communistes oppositionnels en Russie – les oppositionnels qui se trouvaient *en dehors* du parti ne présentaient pas d'intérêt. En 1922, leur appel ne trouva aucun écho : l'Internationale, qui avait décidé la politique du « front unique », avait déjà expulsé les éléments ayant un tant soit peu d'envergure.

Curieusement, il ne semble pas que l'Opposition ouvrière, « tendance SR », comme dit notre théoricien, ait songé à soumettre ses problèmes à l'Internationale syndicale rouge ni que Lozovsky, président de ladite Internationale, ait jamais manifesté son soutien à l'Opposition ouvrière...

Les thèses de l'Opposition ouvrière ne débordèrent jamais du cadre strict du parti : elles furent soutenues par les communistes du syndicat des métallurgistes, du syndicat des mineurs et d'autres dirigeants syndicaux. Selon eux, l'industrie devait être contrôlée par les syndicats à travers un organisme élu par les syndicats, groupé par branches professionnelles. Chaque usine devait être gérée par un Comité ouvrier relevant de l'organisme syndical hiérarchiquement supérieur.

Quelque « sympathique » que puisse paraître ce courant, somme toute le plus réaliste du parti bolchevik, il convient de rappeler qu'il n'intéresse que les *communistes* du mouvement syndical, qui formaient une minorité impopulaire bien que détenant les leviers de commande. Ce qui se passait dans le parti entre la base et la direction se passait également dans le mouvement syndical entre militants et direction. L'appareil dirigeant du mouvement syndical était constitué de communistes professionnels qui avaient un véritable statut de hauts fonctionnaires, et qui n'avaient pour l'essentiel jamais adhéré à un syndicat en tant que travailleurs.

En outre, l'Opposition ouvrière n'envisageait pas que quiconque d'autre qu'un communiste puisse diriger les syndicats. Il ne s'agissait en rien de permettre aux ouvriers d'élire librement leurs représentants. L'Opposition ouvrière ne faisait aucune critique de la domination du parti sur *l'ensemble* du prolétariat. Lorsque Kollontai déclare que « les nominations ne doivent être tolérées qu'à titre d'exception ; récemment elles ont commencé à devenir la règle », il ne lui vient pas à l'esprit que dans ce cas l'exception une fois instituée devient vite la règle. Aux yeux de la masse des travailleurs, l'Opposition ouvrière ne devait être rien d'autre qu'une parmi d'autres fractions internes du parti qui se concurrençaient pour le contrôle de la classe ouvrière.

On avait plutôt coutume de considérer le syndicalisme révolutionnaire et l'anarcho-syndicalisme comme des courants proches, cousins en quelque

sorte, voire frères. A lire les textes du « Courant syndicaliste révolutionnaire » (CSR), il n'en est rien.

Il n'est pas question de réfuter toutes les affirmations tendancieuses de ce courant, qui a produit deux textes anonymes dont je pense que l'auteur est le même :

« La CFDT et le syndicalisme révolutionnaire (1968-2000) »,
et
« Histoire de l'Internationale syndicale rouge »⁵.

« La CFDT et le syndicalisme révolutionnaire »

Le CSR est animé par un très net sentiment anti-anarchiste qu'on pouvait noter dans la brochure « La CFDT et le syndicalisme révolutionnaire (1968-2000) »⁶.

Dans la brochure sur la CFDT, le discours apologétique sur un syndicalisme révolutionnaire mythique cache mal un regret évident concernant les racines libertaires de l'Alliance syndicaliste, dont les carences ou les échecs, parfois réels mais souvent supposés, sont explicitement attribués à ses racines libertaires, alors même que sans ces racines libertaires il n'y aurait pas eu d'Alliance syndicaliste et donc pratiquement rien à dire sur l'activité « SR » dans la CFDT. On peut ainsi lire :

« ... dans les années 70, parmi ceux qui théorisent le SR, les anarchistes occupent la place déterminante. Ce fait sera d'ailleurs à l'origine d'une grande confusion faisant des SR la branche syndicale de l'anarchisme. (...) l'anarchisme apparaissant comme l'élément fondateur du SR, ce qui est historiquement faux ». « Les membres de l'ASRAS [l'Alliance syndicaliste] malgré leur grand travail de remise en cause théorique, n'arrivent pas à se débarrasser d'un élément prédominant : la référence explicite du SR à l'anarchisme que l'on retrouve dans son nom. » (Tome 2, pages 38 et 40.)

Le ton de la brochure sur « La CFDT et le syndicalisme révolutionnaire » reste cependant mesuré, mais il est clair que l'auteur regrette que « l'activité SR » dans la CFDT soit créditée aux anarcho-syndicalistes – car c'est bien de cela qu'il s'agit : dans chaque exemple d'« activité SR » qu'il donne, l'Alliance est derrière. Cependant, l'auteur fait une erreur. Les mili-

⁵ CSR, BP 9, 95270 Belloy. (<http://syndicaliste.phpnet.org/spip.php?article107>).

⁶ Voir mon propre texte, *À propos de l'Alliance syndicaliste*, No Passaran.

tants de l'Alliance n'ont jamais confondu syndicalisme révolutionnaire et anarcho-syndicalisme, et ils ont encore moins présenté l'anarchisme comme « l'élément fondateur du SR ». En France, anarcho-syndicalisme et syndicalisme révolutionnaire sont deux courants bien distincts, bien que proches. Nous avons choisi d'intégrer le terme « syndicalisme révolutionnaire » dans le nom de l'organisation parce que parmi les camarades les plus anciens, certains avaient fait partie de ce courant dans les années 30. Ces vieux camarades n'auraient jamais accepté qu'on confonde...

En revanche, dans le mouvement libertaire espagnol, anarcho-syndicalisme et syndicalisme révolutionnaire sont parfaitement synonymes. La CNT était une organisation syndicaliste révolutionnaire. Le syndicalisme révolutionnaire était le moyen, le communisme libertaire était le but. Pour eux, c'était extrêmement clair. Tout ça, l'auteur de la brochure l'ignore ou l'évacue.

« Histoire de l'Internationale syndicale rouge »

L'« Histoire de l'Internationale syndicale rouge », publiée également par le « Courant syndicaliste révolutionnaire » révèle une véritable frénésie anti-anarchiste. De l'anarcho-syndicalisme, il ne ressort rien de bon.

Pour mémoire, l'Internationale syndicale rouge (ISR) était une organisation syndicale internationale créée à Moscou en 1921, à la veille du III^e congrès de l'Internationale communiste. Elle fut, jusqu'en 1937, date de sa disparition, en quelque sorte le pendant syndical de l'Internationale communiste. L'ISR revendiquait ouvertement un lien organique avec l'Internationale communiste, ce que le CSR semble récuser. Cela dit, ce lien semble difficilement contestable, vu le lieu (Moscou), la date (1921) et le contexte de sa fondation (Répression de l'insurrection de Kronstadt, III^e congrès de l'Internationale communiste et isolement de la révolution russe).

Or justement, le problème soulevé par l'auteur anonyme de la brochure, c'est que :

1. L'ISR constitua jusqu'en 1928 un centre de résistance contre le pouvoir bolchevik, ou en tout cas un outil permettant d'en tempérer les effets ;
2. Elle était un centre de regroupement des « syndicalistes révolutionnaires » mondiaux ;
3. En cela elle s'opposa fermement au mouvement anarcho-syndicaliste international ;
4. Le mouvement anarcho-syndicaliste international fut responsable de sa liquidation, et fut également responsable du déclin du syndicalisme révolutionnaire.

Voyons ça de plus près

- L'auteur affirme qu'il faut revenir « sur le mythe selon lequel le syndicalisme-révolutionnaire serait le produit de l'intervention des anarchistes dans le mouvement syndical ». Les anarchistes n'ont jamais prétendu cela. Dans le courant syndicaliste révolutionnaire se trouvaient entre autres des militants d'obédiences marxistes différentes.

- Dans l'ISR, « les logiques de division menées par les anarcho-syndicalistes apparaissent totalement incompréhensibles... » (Les anarcho-syndicalistes se méfiaient des bolcheviks qui réprimaient le mouvement ouvrier russe et emprisonnaient des milliers de libertaires et d'opposants.) En revanche l'anarcho-syndicalisme est le produit de l'intervention des anarchistes dans le mouvement syndical, mais il évolue ensuite comme une doctrine séparée.

- Ceux des « syndicalistes révolutionnaires qui vont se rallier à l'anarcho-syndicalisme » n'ont pas compris que « l'ISR s'est imposée aux bolcheviques afin de ne pas se couper de la composante la plus importante du prolétariat révolutionnaire ». En fait, les anarcho-syndicalistes avaient parfaitement compris que le prolétariat révolutionnaire ne devait pas se rallier aux bolcheviks. Par ailleurs, ce n'est pas l'ISR qui s'est « imposée aux bolcheviques afin de ne pas se couper de la composante la plus importante du prolétariat révolutionnaire », c'est au contraire les bolcheviks qui furent les initiateurs de l'ISR pour tenter de rallier à eux « la composante la plus importante du prolétariat révolutionnaire ». Le CSR prend les choses à l'envers.

- Les anarcho-syndicalistes étaient « influencés par une logique d'affrontement philosophique » ; « cette tendance sectaire est incapable d'adopter une tactique intelligente ». Les anarcho-syndicalistes, alertés par leurs camarades russes dès 1918, savaient parfaitement à quoi s'en tenir à propos des bolcheviks et de la nature du régime qu'ils avaient mis en place : c'est donc légitimement qu'ils menaient contre eux un affrontement non seulement « philosophique », mais politique.

- Au sein de l'ISR, Maurín, délégué de la CNT, tenta de constituer une tendance syndicaliste sous le nom d'Association des Travailleurs Syndicalistes Révolutionnaires du Monde. Cette tendance prétendait représenter 2 421 500 membres dans le monde. L'Association tiendra une conférence en juin 1922, un congrès en décembre, sans pouvoir s'organiser. (Cf. *Joaquín Maurín: de l'anarcho-syndicalisme au communisme, 1919-1936*, par Yveline Riottot). Bien entendu, notre auteur anonyme du CSR attribue l'échec de cette tentative aux anarchistes : « Mais elle sera brisée de l'intérieur par les

manœuvres scissionnistes menées par ceux qui s'engagent alors vers la création d'une AIT anarcho-syndicaliste. »

- Dans le chapitre consacré à « La stratégie révolutionnaire », on apprend que l'ISR a permis un « approfondissement de la stratégie des SR. Il est désormais clairement question de “prise du pouvoir” et de “dictature du prolétariat” ». « A partir de cette date, les SR se revendiqueront de la dictature du prolétariat. Seuls les éléments qui s'en détachent pour aller fonder l'anarcho-syndicalisme rejettent cette notion. » Voilà qui est intéressant.

- A propos des IWW, l'auteur anonyme constate avec regret que « les branches chiliennes et mexicaines sombrent [*sic*] dans l'anarcho-syndicalisme ».

- En Espagne et au Portugal, « les partisans de l'ISR doivent faire face à une dérive sectaire de nombreux syndicalistes libertaires. Depuis 1919 la CNT espagnole, tout comme la CGT portugaise, basculent [*sic*] dans l'anarcho-syndicalisme. »

On comprend bien que pour le CSR, *basculer* dans l'anarcho-syndicalisme n'est pas une bonne chose....

J'arrête là mon examen du texte du CSR, parce que le délire anti-anarchiste continue de cette manière jusqu'à la fin, et ça risque de devenir ennuyeux.

A propos de la création de l'Association Internationale des Travailleurs de 1922, on a le bouquet

Les militants ouvriers libertaires qui avaient soutenu l'ISR se rendirent compte de la tournure que prenait la révolution russe. L'insurrection de Kronstadt réclamant des soviets libres avait été écrasée, le mouvement makhnoviste était en train d'être écrasé, de nombreux militants libertaires russes, ouvriers et syndicalistes, étaient arrivés en Allemagne et avaient commencé à expliquer ce qui se passait. En outre, le mouvement anarcho-syndicaliste russe, qui avait tenu des congrès au début de la révolution, avait alerté sur les dérives du communisme à la bolchevik. Ce mouvement avait lui aussi été écrasé.

Lorsque Gaston Leval se rend en Russie comme délégué de la CNT espagnole pour le congrès de fondation de l'ISR, il se déguise en femme pour rendre visite à des anarchistes emprisonnés par le régime, dont Voline. Ceux-ci lui font une description inquiétante du régime communiste en place.

C'est dans ce contexte que les libertaires décident de se retirer de l'ISR, mais il y a un fait qui illustre parfaitement les raisons de leur décision : ils demandèrent aux délégués russes de l'ISR de condamner la répression anti-

ouvrière de leur propre gouvernement, et ces derniers refusèrent. Dès lors, les choses étaient claires.

Se posait donc la question d'une nouvelle Internationale. L'AIT fut créée parce que les libertaires avaient compris depuis longtemps que la révolution russe avait entamé une dérive bureaucratique et contre-révolutionnaire. Les anarcho-syndicalistes russes avaient lancé un cri d'alarme dès 1918. Toutes les institutions internationales créées par les bolcheviks ou à leur instigation ne visaient qu'une chose : renforcer un pouvoir qui réprimait féroce­ment les syndicalistes qui, en Russie, ne partageaient pas les options du pouvoir en place. Cette question divisa même le mouvement syndicaliste révolutionnaire, dont certains soutinrent l'Internationale communiste et se firent les complices du régime totalitaire qui était en train de se mettre en place en Russie, et ceux qui tentèrent de s'opposer à ce que les partisans de ce régime en France ne prennent le contrôle des organisations ouvrières.

Rappelons que l'ISR fut fondée à la veille du III^e Congrès de l'Internationale communiste. Or, au congrès précédent, un événement capital s'était produit : l'Internationale avait édicté ses « 21 conditions d'admission », dont la 9^e dit ceci :

« Tout Parti désireux d'appartenir à l'Internationale Communiste doit poursuivre une propagande persévérante et systématique au sein des syndicats, coopératives et autres organisations des masses ouvrières. Des noyaux communistes doivent être formés, dont le travail opiniâtre et constant conquerra les syndicats au communisme. Leur devoir sera de révéler à tout instant la trahison des social-patriotes et les hésitations du "centre". Ces noyaux communistes doivent être complètement subordonnés à l'ensemble du Parti. »

En langage clair, cela signifie que les communistes doivent s'organiser en fractions pour conquérir syndicats et associations diverses, et y appliquer de manière stricte la politique du parti. Peut-on simplement imaginer qu'une Internationale syndicale créée à Moscou l'année suivante puisse être autre chose qu'un appendice du parti ?

La CNT n'adhère pas à l'ISR

Au congrès de Saragosse de la CNT espagnole, tenu en 1922, Gaston Leval, ainsi que Angel Pestana, firent un rapport qui conduisit la CNT à se retirer de l'Internationale syndicale rouge. Leval affirmait que c'était la raison principale qui expliquait que la CNT ne fut jamais « bolchevisée », au

contraire de la CGT française, dans laquelle les communistes entrèrent « comme une pointe d'acier dans une motte de beurre », selon les termes de Pierre Sémard. C'est la raison pour laquelle fut créée à Berlin en 1922 une Internationale regroupant des organisations qui entendaient ne pas se mettre sous la domination d'un Etat qui réprimait la classe ouvrière.

L'auteur de « L'Histoire de l'Internationale syndicale rouge » interprète évidemment les choses autrement :

« Ce choix fut une erreur de taille qui fut un des facteurs de profonde désorganisation et de division du mouvement ouvrier, et plus spécialement de sa composante révolutionnaire. Cela eut pour conséquence de fractionner la sensibilité SR en deux morceaux et donc d'aider les bolcheviques à conquérir progressivement la direction de l'ISR ».

Les « deux morceaux » qu'évoque l'auteur du texte sont illustrés par Pierre Monatte, qui adhéra au Parti communiste, et Pierre Besnard qui tenta de regrouper les syndicalistes en dehors de l'influence des communistes. Monatte, l'une des figures les plus prestigieuses du mouvement ouvrier français, adhère au Parti communiste en 1923, servant d'exemple à de nombreux militants ouvriers, et sera exclu en 1924, tout étonné de constater que les communistes ne respectent pas l'indépendance syndicale...

Mais pour le CSR, c'est évidemment Besnard qui avait tort.

De même, si l'expérience de l'Internationale syndicale rouge a raté, si l'ISR s'est retrouvée sous la domination des bolcheviques, c'est la faute des libertaires ! Car, ajoute notre auteur, « il faut tout d'abord abandonner la vision traditionnellement véhiculée par les anarcho-syndicalistes comme quoi la création de l'AIT serait une réaction à la prise de contrôle de l'ISR par le parti bolchevique. Au moment où l'équipe fondatrice de l'AIT engage ce processus de division, l'ISR n'est absolument pas contrôlée par l'IC. »

L'auteur ne semble pas comprendre qu'une organisation internationale, dont on imagine aisément qu'elle représente des enjeux vitaux pour le régime communiste, fondée à Moscou, dirigée par un bolchevik, puisse ne pas être contrôlée par l'Internationale communiste...

En vérité, l'AIT fut fondée parce que les membres fondateurs ne pensaient pas qu'il était souhaitable d'adhérer à une organisation qui soutenait le régime bolchevik et dont les membres bolcheviks refusaient de condamner la répression dont étaient victimes les militants ouvriers russes. J'ai bien dit : les représentants bolcheviks de l'ISR refusaient de condamner la répression anti-ouvrière du régime en Russie.

Dans la littérature des CSR ? on apprend en outre :

- « Le fait que l'anarcho-syndicalisme soit officiellement né d'une initiative malheureuse peut expliquer le parcours chaotique qu'il va suivre par la suite. Contrairement à ce qui est avancé, la création de l'AIT n'est donc pas une dynamique de clarification politique, le bilan d'une expérience, mais au contraire un processus impulsif et sans cohérence stratégique. »

- La création de l'AIT est selon l'auteur anonyme « un projet mûri de longue date », ce qui contredit un peu l'affirmation faite quelques lignes plus haut qu'il s'agit d'un « un processus impulsif et sans cohérence stratégique ». On dira que c'est un processus impulsif et sans cohérence stratégique mûri de longue date...

- Donc, « au cours de l'année 1922, l'hostilité des libertaires et de certains SR ne cesse de se renforcer à l'encontre de l'IC. Portés par les courants les plus sectaires et dogmatiques du mouvement libertaire, un projet de scission est avancé par une équipe de militants organisés autour de R. Rocker de la FAUD et des "syndicalistes purs" français. »

Traiter Rudolf Rocker de sectaire et de dogmatique est réellement un comble.

- « La scission de l'ISR, poussée par certaines franges sectaires du mouvement libertaire, s'explique avant tout pour des raisons bureaucratiques, l'opposition essayant ensuite de trouver une caution philosophique. »

Évoquant le contexte existant à l'époque en Europe, l'auteur affirme : « Axés avant tout sur des logiques "nationales" et bureaucratiques, les anarcho-syndicalistes ne semblent pas sensibles à cette réalité ».

A propos de Sacco et Vanzetti

Le rédacteur du texte du CSR consacre un chapitre sur Sacco et Vanzetti. Le lecteur se dit : Bon, peut-être le ton va-t-il changer ? Effectivement, le ton change. On parle de solidarité internationale, de campagne de soutien, d'illustration de l'internationalisme actif, etc. On nous explique que « l'ISR va coordonner la lutte en articulant des initiatives nationales », on nous dit que dans « tous les pays européens l'ISR lance des mobilisations », etc. Apparemment, l'AIT ne fit rien.

Mais à *aucun moment* l'auteur ne dit que Sacco et Vanzetti étaient anarchistes. Ça me rappelle qu'au moment de la sortie du film sur Sacco et Vanzetti (réalisé par Giuliano Montaldo, 1971), l'*Humanité* avait publié pendant des semaines un feuilleton en bandes dessinées sur les deux militants, sans jamais mentionner leur appartenance politique.

Concluons

Comme dans son autre brochure sur l'activité « SR » dans la CFDT (dont j'ai par ailleurs montré que tous les exemples qu'il donne sont le fait d'anarcho-syndicalistes), la méthode employée par l'auteur dans son histoire de l'ISR consiste à récupérer sous le terme de « syndicalisme révolutionnaire » des hommes ou des faits qui n'ont souvent rien à voir, et à amalgamer tout cela dans un courant qu'il veut nous présenter comme cohérent.

Je n'ai pas l'intention ici de réfuter les innombrables approximations, récupérations, affirmations de mauvaise foi de l'auteur de l'« Histoire de l'Internationale syndicale rouge », mais seulement de mettre en relief son préjugé anti-anarchiste, que je ne peux considérer que comme très, très primaire.

J'avoue ne pas très bien comprendre ce qui motive l'auteur car je ne peux pas croire que ce soit simplement une haine primaire de l'anarchisme.

Le CSR se trompe d'ennemi.

« Quelle est l'explication sociale ? » comme dirait Trotsky.

René Berthier